

Le jour d'après,

Le jour d'après, Stanislas l'avait organisé bien avant d'en connaître la date. Il n'aimait pas être surpris, devoir improviser. Le confinement, il l'avait plutôt bien vécu. Déjà, il n'avait pas été surpris ; comme bon nombre de français, il le prévoyait et l'attendait avec une pointe de curiosité. Et il y avait chez lui, un penchant à l'indolence qui lui fit accepter aisément la non-obligation de devoir , tout au long de son temps d'éveil, occuper son corps et son esprit. Penchant qu'il combattait farouchement, en temps ordinaire. Surtout, surtout, ne pas faire comme son père.

A la retraite, le jour exact de ses soixante ans, le père de Stanislas s'était installé dans la non-activité. Non pas dans l'oisiveté qui aurait relevé d'un choix assumé, plutôt joyeux, mais dans le manque total d'envie de faire quelque chose autre que le quotidien. A soixante-cinq ans, le premier infarctus survenu avait mis fin à sa retraite paisible mais courte.

Stanislas avait retenu la leçon. Dès le début de sa retraite (cela faisait quatre ans maintenant et il comptait bien dépasser le cap des cinq ans), il avait organisé sa vie de retraité actif. Divorcé depuis vingt ans et sans enfant, il ne pouvait compter que sur lui même pour donner un sens à ses longues plages de temps libéré où il pourrait satisfaire ses envies les plus folles, comme l'avait dit son directeur dans un beau discours de circonstance.

Plusieurs mois avant sa mise en inactivité, il avait rejoint des clubs de scrabble et d'opéra pour stimuler sa vie intellectuelle, de marche et de pétanque pour entretenir sa forme corporelle. Dès le mois de septembre, il s'était inscrit à l'Université Permanente, à des cours de Russe, langue d'un apprentissage difficile, ce qui lui garantissait de faire fonctionner ses neurones à plein régime.

Mais le confinement qui avait mis les activités et les gens entre parenthèses, avait gravement perturbé son organisation et il s'était laissé aller à une certaine nonchalance, se levant de plus en plus tard, s'avachissant de plus en plus fréquemment devant la télé, espaçant les séances de gymnastique, les révisions de russe et l'entraînement au scrabble. Mais force lui était de constater qu'il éprouvait un certain plaisir à vivre sans horaires, sans contraintes. Après tout ce n'était pas lui qui avait choisi de rester confiné, de n'être même pas autorisé à aller faire du vélo. Cette activité qu'il pratiquait seul, lui procurait le sentiment

très jouissif de sa force et de sa liberté, pédalant sur les routes, seul maître de son destin et de son itinéraire, sous le soleil évidemment. Le beau temps est une condition indispensable à sa pratique cycliste.

Pourtant, il était conscient du danger que ce mode de vie pouvait générer. Il avait donc trouvé un compromis avec lui-même, se promettant de se reprendre, à la fin du confinement et ce, dès le premier jour. Ainsi il pouvait, en toute sérénité, profiter de ce présent déconnecté en attendant le jour d'après, d'autant qu'il s'était empressé d'établir le programme de cette journée et l'avait affiché dans la cuisine où il le relisait quotidiennement, satisfait du sérieux de sa démarche.

Aussi, après soixante dix jours de confinement, se lève-t-il immédiatement, lorsque le réveil sonne à sept heures trente.

7H30 : réveil 8h-10h : vélo

Volets ouverts, il constate qu'il pleut, pas un fin crachin régional, une vraie pluie bien mouillante, transperçante, aveuglante. Le cauchemar du cycliste. C'est trop bête, il n'a pas pensé, la veille, à s'informer de la météo. C'est vrai qu'il ne le fait plus depuis longtemps, d'autant que, durant le confinement, il a fait beau tous les jours, enfin c'est ce qui lui semble. Sa contrariété est telle qu'il se recouche pour se réveiller deux heures plus tard...Ouf ! Cela ne compromet pas la suite de son programme.

10H30 : marché

Fini le drive où il se rendait, une fois par semaine, estimant que cette formule de ravitaillement présentait le moins de risques. Au marché, il va pouvoir regarder, comparer, choisir et même toucher les produits, puis rentrer chez lui avec son panier de produits frais. Cette fois, la pluie ne l'arrêtera pas. Habillé et chaussé en fonction de la météo, il descend ses trois étages. Juste en bas de l'immeuble, la porte s'ouvre sur l'entrée de madame Vernier, sa voisine. Après un temps d'hésitation, ils se souviennent qu'ils ont maintenant l'autorisation de se parler, sans masque et même de se sourire. Ils engagent la conversation. Stanislas l'informe qu'il se rend au marché et madame Vernier lui rappelle qu'on est vendredi et que les jours de marché sont les mardi, jeudi et samedi. Et elle entame la remontée des trois étages. Pris dans les filets de la conversation, Stanislas remonte avec elle et ce n'est qu'une fois dans son appartement qu'il se rend compte qu'il n'a même pas songé à faire des courses dans les magasins du quartier, tout à sa déception d'avoir raté le marché. Encore une

erreur regrettable. Il ne lui reste qu'à se nourrir de conserves et qu'à meubler le temps maintenant inoccupé, en allumant la télé, peut-être.

15h-18h : visite à ma mère, à la maison de retraite.

Plus de deux mois sans visite ! Elle doit être impatiente de le voir. Bien sûr il l'a appelée régulièrement, mais les conversations s'étiolaient rapidement, les laissant, tous deux, frustrés. Il compte bien se rattraper en allant la voir dès ce premier jour. Soudain une fulgurance. Ce serait stupide de se rendre aujourd'hui, à la maison de retraite. Il n'a pas réfléchi suffisamment. Toutes les familles ont dû avoir le même réflexe déraisonnable. Il va y avoir foule, encombrement. Le petit salon où sa mère aime aller prendre le thé ne sera pas libre. Heureusement qu'il s'est ressaisi. Il l'appellera ce soir et ira la voir demain ou après-demain. Pour attendre la suite du programme, il reprend une partie de scrabble commencée il y a quatre jours.

19h-22h30 : restaurant, cinéma ou cinéma, restaurant

L'ordre dépend de l'horaire des films qu'il lui faut donc consulter. Ce faisant, ses yeux tombent sur le programme télé où il découvre que passe, ce soir, sur France 2, le film Barry Lyndon. Le chef d'œuvre de Kubrick ! Mais qu'il n'a jamais vu. « La minutie et la rigueur de Stanley Kubrick à leur paroxysme. » lit-il. Il n'hésite pas longtemps. Les films du cinéma seront encore là demain, mais pas Barry Lyndon, à sa portée.

Quand, après avoir passé trois heures de ravissement devant le film, Stanislas va se coucher, il n'est pas mécontent de sa journée. Les contrariétés sont oubliées et le remords d'un programme délaissé ne le frôle même pas. Programme qui est toujours affiché dans la cuisine et sera valable demain. Mais lorsque Stanislas s'endort, il a oublié de mettre son réveil.